

Déjà les bons exemples, en fait de culture améliorée, ont servi à plus d'un incrédule ou d'un routinier, de même qu'ils ont pu servir aussi à plusieurs bons esprits qui, faute de connaître mieux, suivaient sans entêtement une routine malheureuse.

Eh bien; voici un de ces esprits de bonne foi qui ayant vu par hasard un numéro d'un journal d'agriculture, se prit à le lire attentivement. Puis de la lecture il passa de suite à l'essai pratique de certains renseignements donnés par le journal. L'essai réussit et fit naître le désir de lire encore et d'essayer en même temps: si bien qu'on finit par souscrire régulièrement et qu'on lut et fit des essais sur le même pied. Qu'arriva-t-il? C'est qu'au bout de quelques années seulement, les affaires qui allaient assez difficilement dans une autre carrière, eurent une garantie qu'elles pourraient se remettre sur un meilleur pied, grâce à une culture améliorée.

Et pourtant l'on commença, vu la médiocrité des moyens, à ne cultiver que quelques arpents d'une terre assez maigre naturellement. Mais, situé heureusement près de la ville, le novice exploitateur jugea bien que le meilleur essai était de cultiver exclusivement les légumes. Ce qu'il fit, et c'est ce dont il se trouve content jusqu'à ce jour, espérant bien continuer ce genre et même la grande culture à mesure que ses affaires se régularisant il lui sera laissé plus de moyens d'agrandir ses essais.

Toujours est-il, cette année, que ce cultivateur de sens et de bonne volonté a recueilli sur sept arpents de culture légumineuse un profit qu'un trop grand nombre de grandes terres cultivées à la mode routinière n'ont certes pas dépassé.

Ces sept arpents ont ainsi produit largement, grâce à l'engrais qui n'a coûté pourtant que dix-huit piastres, et grâce aussi à la variété des légumes cultivés, qui, auprès d'une ville, trouvent un débouché plus facile qu'ailleurs.

Ainsi vous eussiez vu, cet été, avec plaisir, ces sept arpents couverts de navets, de choux de Siam, de choux d'autres espèces, d'oignons, de carottes, de blé d'Inde, de fèves, de melons, de concombres, de céleri, de rhubarbe, d'échalottes, de patates, de laitues et de tabac. Ajoutez aux frais le coût des graines pour neuf à dix piastres, et le travail d'un homme pendant la saison; il est resté pour le bénéficiaire, nous le répétons, ce que plus d'un cultivateur routinier n'a pas acquis sur sa terre usée et non fumée. Et ce bon exemple est dû à M. Gilbert Fournier, de St. Joseph de Lévis.

Après de tels essais, on peut dire que le pis est fait, et que d'année en année, sauf les accidents, on peut améliorer ainsi toute une terre sans se grever de dettes; attendu que la partie ainsi améliorée sert pour un certain nombre d'années à de nouvelles cultures sans exiger de nouveaux frais. C'est là le système de *rotation*, si utile et tout fondé sur la raison, la science et l'expérience. Quand ce procédé si simple sera enfin compris dans nos campagnes, elles se relèveront de la honte et de la ruine de leur malheureuse routine. Il ne tient qu'à essayer pour voir clair et réussir.

Comme tous ne sont pas situés près des villes, à la place de la variété des légumes, on ne cultive que ceux nécessaires à la maison et à la ferme, outre ceux qui se vendent partout, et l'on fait ses essais toujours en petits champs d'abord, mais bien fumés et préparés par les labours et l'irrigation; puis on y sème les grains que le sol demande. Après quoi, on peut dire avec assurance aux hommes de bonne volonté qui entreprendront cette pratique agricole ce qui est dit à ceux qui suivent une bonne pratique dans l'ordre du salut, faites cela et vous vivrez.

Ce que dit M. Duguay, de Ste. Flavie, d'après le *Courrier du Canada*, montre que la culture des légumes s'introduit efficacement partout, et que le bas du fleuve si discrédité pour son climat n'em-

pêche pas que les navets y viennent abondants en nombre et prodigieux en forme comme dans le Haut-Canada. On a dû voir par les listes de prix agricoles publiées dans les journaux, que M. Fournier de St. Joseph de Lévis avait obtenu de ces prix pour quelques-uns de ses légumes; ce qui n'est pas la première fois. L'année dernière un pareil succès lui était arrivé. Ainsi tout concourt à exciter à l'imitation.

HYGIENE DES ANIMAUX.

AÉRATION DES ÉTABLES.

Les choses bonnes et utiles doivent être répétées souvent, afin qu'elles soient toujours présentes à la mémoire et que ceux qui ne les connaissent pas puissent les apprendre et ne pas les oublier.

La question de l'aération des étables est d'une si grande importance, qu'elle est écrite dans tous les livres qui traitent d'hygiène, et enseignée par toutes les personnes qui s'occupent des soins des bestiaux, et elle est pourtant bien négligée. Si on se pénétrait bien de ce principe que *tout animal qui ne respire pas un air pur est exposé à tomber malade*, et par conséquent ne peut rendre les services et les produits qu'il rendrait étant en bonne santé, on ne serait pas aussi souvent en opposition avec les saines lois de l'hygiène.

On entend par aération le renouvellement de l'air dans les lieux habités par nos animaux domestiques. Pour arriver à ce résultat on établit des portes, des fenêtres, des *sarbacanes* et des tuyaux d'appel ou cheminées d'aération.

Les portes doivent être larges et s'ouvrir en dehors afin que les animaux soient moins exposés à se blesser. Quand il existe plusieurs portes, il faut autant que possible ne pas les placer en face les unes des autres, pour éviter les courants d'air qui ne sont jamais sans danger pour les animaux.

Les fenêtres, quand on peut en établir, doivent être situées au-dessus de la tête des bestiaux afin de ne pas gêner la vue; elles doivent être opposées les unes aux autres, de manière que, lorsque les animaux sont sortis, on puisse établir des courants d'air. La meilleure forme à donner à ces fenêtres est un cadre de trois pieds de long sur huit à dix pouces de hauteur. Malheureusement, il est plusieurs étables qui ne sont pas pourvues de fenêtres, parce qu'elles sont trop basses et les murs en trop mauvais état pour qu'on puisse en ouvrir, et cependant les pauvres bêtes qui y habitent ont besoin d'air.

En indiquant les moyens d'arriver à ce résultat en faisant une bien faible dépense, nous pensons être utile à ceux qui se trouvent dans cette fâcheuse position.

Le moyen que nous venons proposer de mettre en pratique est la *sarbacane* et le tuyau d'appel ou cheminée.

On donne le nom de sarbacane à une ouverture que l'on pratique dans l'épaisseur du mur à quatre ou cinq pouces au-dessus du niveau du sol, ouverture que l'on ferme à volonté avec une planchette ou même un bouchon de paille. Elle doit être de cinq à six pouces carrés.

Le tuyau d'appel est formé par quatre planches réunies ensemble, représentant une espèce de cheminée dont l'ouverture inférieure mesure de quinze à dix-huit pouces carrés, et la supérieure de huit à dix.

Quand on a assemblé les planches on fait une ouverture dans le plancher, une autre dans le toit ou couverture de l'étable et on y place ce ventilateur qui doit dépasser la toiture de dix à vingt pouces. L'ouverture inférieure est pourvue d'une planchette qui sert à la